

LES PREMIERS COMPAGNONS DE MICHEL GARICOÏTS

par le père Beñat Oyhénart SCJ



CONNAISSONS-NOUS BIEN LES PREMIERS COMPAGNONS DE SAINT MICHEL QUI ONT PARTAGÉ SON RÊVE ET ONT ESSAYÉ DE LE RÉALISER DANS L'ÉGLISE DE SON TEMPS ? CERTES, LEURS NOMS NOUS SONT FAMILIERS : LE P. GUIMON, LE P. CHIROU, LE P. LARROUY, LE P. PERGUILHEM, LE P. FONDEVILLE, LE P. D. BARBÉ, LE P. SARDOY ? MAIS TOUS NE CONNAISSENT PEUT-ÊTRE PAS LEURS TRAITS DE CARACTÈRE, LA

RENCONTRE DÉCISIVE AVEC SAINT MICHEL, LEUR CHOIX DE SE DÉVOUER AU PROJET INSPIRÉ DE DIEU ET QUI LES A AMENÉS À DEVENIR LES PILIERS DE LA CONGRÉGATION NAISSANTE, MALGRÉ LES DIFFICULTÉS... CE SONT POUTRANT DE BELLES HISTOIRES À RACONTER ET À CONNAÎTRE...

Simon Guimon, un caractère de feu

Mgr d'Arbou, nommé à Bayonne en 1830, veut poursuivre le projet de Mgr d'Astros : ramener tous ses séminaristes à Bayonne. Le vieux supérieur de Bétharram, Pierre-Procope Lassalle, meurt le 5 juillet 1831. Lui succède Michel Garicoïts. Et à la place de ce dernier au Couvent d'Igon : Simon Guimon, l'ancien missionnaire. Cela dure peu : la rigueur du nouvel aumônier dérouta jeunes religieuses et postulantes. Jeanne-Élisabeth Bichier des Ages, la fondatrice, s'en émeut et Michel Garicoïts reprend la route d'Igon ; pour 30 ans !

Loin de se décourager, Simon Guimon se met à l'école du nouveau responsable de Bétharram. Ainsi se forme, plus qu'un ami, son premier soutien. Comme prévu, le séminaire de Bétharram se vide après l'ordination du 23 décembre 1833. Enfin, l'abbé Guimon reprend ses courses folles à travers les paroisses. Michel Garicoïts, lui, ne dépasse pas le couvent d'Igon : quatre kilomètres ! Mais quel itinéraire spirituel !

Au contact des religieuses, Michel Garicoïts se sent appelé à créer une congrégation ; une retraite avec le père Leblanc, jésuite, le confirme : « Vous serez le père d'une famille qui sera notre sœur ».

Fin 1832, après une discussion acharnée, il convainc Simon Guimon : celui-ci devient le premier compagnon, l'ardent défenseur de la fondation. Mgr d'Arbou est moins enthousiaste : il agréa la formation d'une Société à Bétharram ; il tarde à accepter que des prêtres y entrent. Michel Garicoïts pense que Simon Guimon lui est très uni. Pourtant un jour, il découvre une lettre : quatre pages d'insultes. Le papier est signé : Guimon ! L'explication se fait vite. À la lecture, le présumé auteur s'assombrit ; il relit et s'écrie : « C'est mon écriture, c'est ma signature ; ce n'est pas moi qui l'ai écrite ; c'est le diable ! » Il saute à son cou, ils restent longtemps embrassés, les yeux humides...

En 1841, évêque à Bayonne depuis trois ans, Mgr Lacroix arrive à Bétharram avec une règle pour des prêtres auxiliaires. Avec fougue, Simon Guimon réclame les vœux de religion ; et, quand il croit avoir perdu la bataille, il tombe aux pieds de l'Évêque, jurant de ne se relever que lorsqu'il serait exaucé. Le silence se fait long, très long.

L'Évêque cède et accorde au petit groupe les vœux et les règles choisis par Michel Garicoïts. Le père Guimon garde un tempérament ardent, qui le pousse à des excentricités. Il reçoit quelques blâmes. Chaque fois, il accepte et demande pardon, à genoux souvent.

Beñat Oyhenart SCJ

Correspondance de saint Michel publiée et annotée par P. Miéyaa scj

En 1855, alors que le choléra s'était répandu dans le pays, saint Michel avait envoyé presque tous ses missionnaires dans les paroisses pour aider les curés à porter secours aux malades. L'épidémie faisait d'énormes ravages, et mal plus grave, la misère était si grande que beaucoup mouraient faute de soins. M. Guimon avait reçu de l'argent, et de quelques prêtres basques, et, semble-t-il aussi, de Mgr Lacroix. A cause du vœu de pauvreté, il ne pouvait et n'osait pas en disposer sans une autorisation en règle. Il la demanda à son supérieur. Saint Michel Garicoïts lui répondit par cette brève lettre (n° 113 bis).

.....

Oh ! mon cher ami, que me demandez-vous là ? Lorsque vous vous sacrifiez pour les âmes, donnez, donnez tout ce que vous avez. Assistez tous ces malheureux ; faites tout ce que vous pouvez pour les soulager.

.....



Nous retrouverons d'ici quelques temps le Père Guimon et son ardeur missionnaire à l'heure du grand départ pour l'Amérique. En attendant, dès 1833, un troisième compagnon vient se joindre aux deux premiers membres de la petite congrégation naissante : le P. Jean Chirou.

(NEF n° 122 - 14 JANVIER 2017)

Jean Chirou, le premier compagnon

AVEC MICHEL GARICOÏTS ET SIMON GUIMON, LA SOCIÉTÉ DE BÉTHARRAM N'ÉTAIT ENCORE Q'UNE IDÉE ABSTRAITE. AVEC L'ARRIVÉE DU P. CHIROU, LE PROJET COMMENCE À PRENDRE CORPS, L'ABSTRACTION PREND LA FORME D'UN TRIO. NE SERAIT-CE PAS LE DÉPART D'UNE COMMUNAUTÉ ?

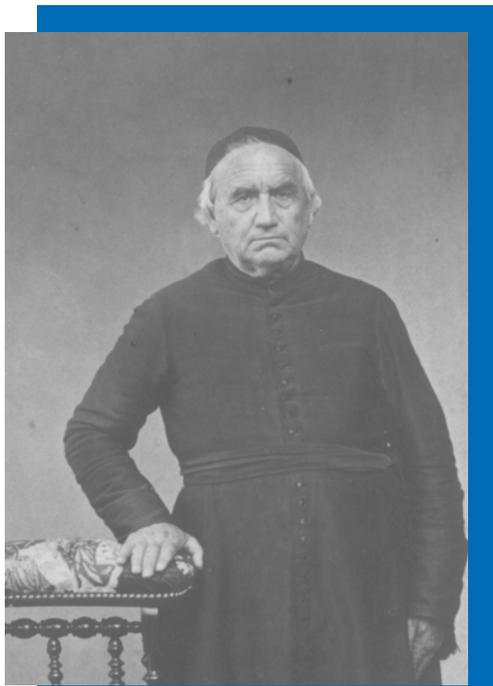
Beaucoup de questions pour le père Jean Chirou. D'abord : pourquoi l'appeler « premier compagnon », alors que Simon Guimon est déjà avec Michel Garicoïts ? Il est le premier à venir rejoindre son ancien maître ; ce jour-là, Guimon est absent, occupé, comme si souvent, à aller de mission en mission...

Qui est Jean Chirou ? Le premier, donc, à arriver dans la nouvelle Société, en 1834. Le premier aussi à succéder au fondateur, en 1863. Entre ces deux dates ? Les historiens de Bétharram sont peu bavards...

Né en 1808 à Pontacq – à 13 km de Lourdes –, il est au séminaire de Bétharram lorsque vacille sa vocation : il est tenté de vivre autre chose ailleurs. Alors, il cherche un bon conseiller : pourquoi pas ce Garicoïts que ses amis redoutent tant ? Il hésite, se décide et n'est pas déçu : « Vous faites bien de ne pas vouloir faire aveuglément ce que les autres font... Ayez le courage de vous montrer un bon et fervent séminariste. Quittez vos amis imbus de l'esprit du siècle ; donnez-vous tout entier au Seigneur. Il veut que vous soyez un saint et un très saint prêtre. » Le séminariste ne l'oubliera jamais ! Dès 1830, le futur fondateur lui confie son projet : il est prêt à le suivre ! Il est juste sous-diacre et Michel Garicoïts n'a pas encore rencontré le père Leblanc à Toulouse...

Prêtre le 17 décembre 1831, Jean Chirou devient vicaire à Morlaàs. Le 27 mai 1833, il demande à rejoindre la Société de Bétharram, que Mgr d'Arbou lui-même désire. L'évêque acquiesce, mais le nomme à Louvigny... Un peu de

patience ! À la mi-août 1834, il est envoyé d'urgence à Urt, à l'autre bout du diocèse. Et là, miracle ! Le dimanche 28 septembre 1834, juste avant la messe, il reçoit une lettre : il peut aller à Bétharram ! L'homélie est brève, les vêpres suivent illico... Il monte sur sa jument. 120 km plus loin, à la nuit tombante, les retrouvailles !



Michel Garicoïts ne l'attend pas. Guimon encore moins : Dieu sait où il prêche ! Mais que de paroles entre l'ancien maître et le disciple retrouvé ! Que d'émotion surtout... Quel repas ? Il n'y a rien à manger, sauf un peu de pain et un bout de lard vite rôti au feu de la cheminée : « Jamais je ne mangeai avec plus de bonheur, ni avec plus d'appétit », dira le père Chirou. Il est facile de le croire ! En octobre 1835, le « personnel de Bétharram » se donne une règle et élit M. Garicoïts pour supérieur ; chacun promet obéissance et pauvreté, renouvelle le vœu de chasteté. Chirou est l'un des six noms cités par le père Fondeville dans l'acte de naissance de la Congrégation. Le 10 septembre 1841, ce sont les premiers vœux selon les Constitutions de Mgr Lacroix : si le père Guimon a arraché de pouvoir s'engager par vœux, l'évêque en minimise la portée et tient à nommer le Supérieur.

Quelle mission pour le père Chirou ? « Orateur agréable, plein de douceur », il est missionnaire. Pourtant : on ne connaît de lui que deux missions, en 1838 et en 1856... Vrai missionnaire, il ne comprend pas qu'on ouvre des écoles. Il s'écarte des exigences du fondateur et penche vers les positions de l'évêque, moins contraignantes. Est-ce pour l'éloigner que Michel Garicoïts le nomme à

Oloron puis à Sarrance ? Pourtant, le père Chirou assure avoir aimé le père Garicoïts plus que personne.

Quand, le 14 mai 1863, meurt le fondateur, Mgr Lacroix est là pour les obsèques ; et pour mettre en place ses idées et n'autoriser que des vœux facultatifs. Il nomme Jean Chirou Supérieur : de la toute première équipe, il est plus proche de l'évêque. Les nouvelles Constitutions promises tardent à venir ; la communauté souffre de ce manque de clarté. Pourtant, en 1868, Mgr Lacroix propose un vote à l'assemblée des prêtres : 23 votent, 16 pour des vœux obligatoires et 7 pour des vœux facultatifs ; les deux tiers sont fidèles à l'idéal du début.

Et le père Chirou pendant ce temps ? Bon gestionnaire, il maintient l'héritage du fondateur. Si le père Larrouy, autre compagnon du début, ose lui écrire : « L'esprit de la fondation est éteint et la pensée du fondateur anéantie », lui-même reconnaît : « Pauvre M. Garicoïts, comme il a souffert de nos résistances !... Je le vois bien maintenant, il avait cent fois raison contre nous. »

L'épithaphe de sa tombe rappelle qu'au père Chirou on doit la restauration du Calvaire. Entre 1867 et 1873, avec le père Basilide Bourdenne comme architecte, il réalise le désir du Garicoïts grâce aux dons des pèlerins, aux sacrifices de la communauté et la contribution de la « colonie d'Amérique ». La bénédiction est prévue pour le 14 septembre 1873. Elle se fera sans lui : un mal soudain l'emporte le 29 août.

Le père Auguste Etchécopar lui succède et assoit définitivement la Congrégation.

Beñat Oyhénart SCJ
(NEF n° 123 - 14 FÉVRIER 2017)

De vrais missionnaires !

Jean-Louis Larrouy

28 septembre 1834, Jean Chirou arrive à Bétharram. Qui le suivra ? La réponse est dans une lettre de Mgr d'Arbou à Michel Garicoïts, le 22 décembre : « Je vais vous adjoindre M. Larrouy. »

Jean-Louis Larrouy a 32 ans ; il est prêtre depuis deux ans ; d'abord vicaire, puis "desservant" d'un petit village en vallée d'Aspe, il quitte son presbytère le 31 décembre 1834 et arrive en janvier à Bétharram. D'abord missionnaire, supérieur à Sarrance en 1850. Il se porte volontaire pour l'Amérique et part avec la première équipe en 1856. Homme intérieur, il est "préfet spirituel" du groupe. En 1862 il est chapelain et supérieur de *San Juan* à Buenos Aires.

Missionnaire, il ne comprend pas que l'on ouvre des écoles ; il s'oppose donc au père Barbé et au Collège *San José* jusqu'à écrire au père Garicoïts. Pourtant il reste fidèle à l'idéal du début : il se fait le porte-parole et reproche au père Chirou : « L'esprit de la fondation est éteint et la pensée du fondateur anéantie. »

En 1857, le choléra fait plus de 10 000 victimes à Montevideo : M. Larrouy va s'y dévouer et la population le voudrait Vicaire apostolique de l'Uruguay ; modeste, il rentre en Argentine. En 1871, la fièvre jaune décime Buenos-Aires la ville ; avec ses confrères, il se porte au secours des malades et contracte le mal ; le 6 avril, meurent M. Larrouy, M. Irigaray et le F. Fabien.



Le nom du P. Larrouy et celui du F. Fabien sont gravés sur le monument élevé en 1873 à Montevideo en mémoire des victimes de l'épidémie de fièvre jaune de 1871.

Pierre Perguilhem

Et après Larrouy, sont admis à Bétharram les pères Fondeville et Perguilhem, les 13 et 15 juillet 1835. Qui sont-ils ? Commençons par le père Pierre Perguilhem, lui aussi "vrai missionnaire".

Né en 1798 – un an après Michel Garicoïts – tout près d'Orthez, il fait toutes ses études ecclésiastiques à Toulouse, où enseigne François Lacroix, celui qui deviendra évêque de Bayonne. Mgr d'Astros l'ordonne prêtre le 22 décembre 1821. « Cultivé, pieux, éloquent » (Miéyaa), il entre, dès janvier 1822, dans la Société des Missionnaires de Hasparren. Quand la révolution de 1830 interdit cet apostolat, il est "prêtre habitué" à Pau : désolation pour cette âme ardente ! Heureusement, en 1831, Michel Garicoïts lui demande d'animer la retraite d'ordination à Bétharram : il y rencontre le père Guimon et celui qui aspire à fonder une congrégation...

En 1832, curé de Labastide-Clairence, il trouve étroites les limites de sa paroisse de 2 000 fidèles. Dès qu'il peut, il s'en échappe pour prêcher ailleurs, jusqu'au diocèse voisin : son évêque le lui reproche ! Mgr d'Arbou accepte sa demande pour Bétharram, mais il est urgent d'attendre ! De cœur, pourtant, l'abbé Perguilhem est déjà parti. Le rêve devient réalité, le 15 juillet 1835. Enfin !

Le père Perguilhem est doté de belles qualités, physiques et intellectuelles : « beau, bien fait, d'une taille magnifique » ; cultivé, grand orateur... Il organise les belles réceptions de Bétharram et se surpasse pour accueillir Napoléon III et l'impératrice Eugénie !

À la campagne, les femmes aiment bien l'écouter ; mais son confessionnal n'attire pas. Intuitives, elles savent reconnaître : « C'est un bien bel homme ; mais un homme bien terrible ! » Impitoyable pour le péché, il fait peur avec la mort et l'enfer ; et, avant d'absoudre, il est si long, interminable même, sévère surtout. Il en est resté aux habitudes de ses débuts ; Michel Garicoïts n'a pas réussi à le rendre plus doux. Quand le père Guimon s'embarque pour l'Amérique, il conseille à celui qu'il a connu à Hasparren : « Soyez miséricordieux pour les âmes ! » Et le père Perguilhem lui-même de recommander aux autres confrères : « Soyez bons, vous autres ; moi je ne puis l'être... » Sa seule consolation, son seul réconfort, c'est la dévotion à Marie.

Celui qui a été plusieurs fois Conseiller général, fondateur et supérieur à Orthez de 1849 à 1861, est décédé à Bétharram le 22 décembre 1872. Sûrement, dans sa bonté, Dieu l'a-t-il accueilli !

Beñat Oyhenart SCJ
(NEF n° 124 - 14 MARS 2017)



Siméon Fondeville, le confesseur du P. Garicoïts

Une histoire mouvementée, la vie du père Fondeville ? Pas vraiment. Des appréciations contrastées, sûrement.

Le 13 mai 1835, l'abbé Ségalas, directeur au Séminaire de Bayonne, écrit à Michel Garicoïts : « On m'a dit que ce lâche pasteur [Fondeville] a demandé la permission d'abandonner son troupeau ; et, si cela est vrai, je pense qu'il ira faire pénitence chez vous. »

Au décès du père Fondeville, Mgr Lacroix demande : « Je désire qu'on ait toujours à Bétharram le portrait véritable de cet homme de Dieu ; la reproduction de ses traits est si propre à édifier et à inspirer la vertu. »

Pierre-Siméon Fondeville est né à Bruges, à 10 km de Bétharram. Sa mère le consacre à Marie. Dès ses cinq ans, chaque année, il est pèlerin de Notre-Dame. Il a dix ans quand la maladie paralyse peu à peu son père. Séminariste à Saint-Pé, puis Bétharram, il souffre de l'opposition des siens à sa vocation.

Prêtre le 13 juin 1829, le voilà missionnaire de Hasparren. Ses forces le trahissant, il se contente d'un ministère en paroisse. À Labatmale le 1^{er} janvier 1830. À Asson le 15 janvier 1832. Là, il déploie une grande énergie. Une nouvelle fois, la maladie l'arrête. Au bout d'un an, il demande à être remplacé ; l'évêque n'a personne. Les cures thermales, les divers soins et les temps de repos n'y font rien : l'abbé Fondeville trouve un havre à Bétharram ! Il s'y réfugie l'hiver 1834-1835. Mgr d'Arbou confie au père Garicoïts : « L'état de M. Fondeville excite ma sollicitude, et je ne pense pas qu'il soit possible, pour le moment, de lui confier un poste, sans exposer ses jours ; mais d'un autre côté, ce n'est pas

quand le carême va commencer, qu'il est possible de le remplacer à Asson. » Et l'évêque a un plan : tandis que le malade se repose, le père Chirou ou le père Larrouy pourra bien assurer le service d'Asson depuis Bétharram. Le père Garicoïts accepte ; mieux : il propose de l'intégrer dans son équipe. Le 23 juin 1835, le père Fondeville demande à rentrer à Bétharram. Il y arrive le 13 juillet 1835. Aussitôt, le père Garicoïts le choisit comme son confesseur. Économiste de la communauté, il est aussi « préfet de santé » : il soigne ses confrères et veille spécialement sur son supérieur. Il est surtout, et jusqu'au bout, chapelain, « ouvrier de Notre-Dame », dit-il. Le matin, dès 5 h, il est au confessionnal. Il le quitte pour donner la communion à quelque pèlerin. Souvent, il va à la sacristie : avec grande bonté, il y écoute toute sorte d'infortune. Là, il enseigne des sourds-muets, des pauvres d'esprit et des aveugles, que lui envoient des prêtres de paroisse ou même des familles. À tous il donne ses conseils ; aux plus nécessiteux, il ajoute des aumônes tirées de sa fortune personnelle. En 30 ans, il a instruit plus de 1 500 infirmes. Ses distractions ? Les visites aux malades !

Le 24 septembre 1863, après la mort du fondateur, il est conseiller général. C'est au confessionnal que « l'humble ouvrier de Notre-Dame de Bétharram » est frappé d'une attaque de paralysie ; à ses confrères, il dit : « Le moment est venu de m'en retourner chez moi. » Il décède le 22 décembre 1872.



Les commencements

De Michel Garicoïts : « Rien de grand n'a de grands commencements. La Providence ne procède pas par de magnifiques avances et de superbes proclamations : elle ne fait pas de charlatanisme. Mais elle commence par un petit berceau, un petit chemin étroit et encore sans issue ; de petits riens, qui semblent ne devoir aboutir à rien. Ensuite, tout cela marche et marche encore, lentement, silencieusement, pendant 30 ans à Nazareth. Et puis ce grain de sénevé est devenu un grand arbre. »

Du père Fondeville, le récit des débuts : « Dans le mois d'octobre 1835, le personnel de Bétharram, composé de M.M. Garicoïts, Guimon, Perguilhem, Chirou, Larrouy et Fondeville, voulut se donner une règle pour se sanctifier avec plus d'édification.

« On adopta le Règlement de la maison des Missionnaires de Hasparren, et sans autre préambule de noviciat que leur bonne volonté de glorifier Dieu, sauver leurs âmes et sanctifier les populations, les membres élurent unanimement M. Garicoïts pour leur supérieur, lui promirent obéissance, pauvreté, renouvelèrent leur vœu de chasteté et vidèrent dans ses mains leurs petites bourses. »



Sans doute faut-il considérer là le début de la Communauté ; sans pouvoir préciser la date exacte. Ces lignes viennent d'une Chronique de Bétharram, rédigée peu avant sa mort. Pourtant, un peu plus loin, le même auteur date la fondation de 1841. Or la préface des Constitutions de 1838 est « le Texte fondateur », donné par Michel Garicoïts. Quelle date est la bonne ? Toutes !

- **En 1835**, la première communauté se rassemble ; son programme de vie vient de Hasparren.
- **En 1838**, la Règle est encore prise ailleurs ; mais, cette fois, Michel Garicoïts en rédige la préface.
- **En 1841**, Mgr Lacroix apporte à Bétharram ses premières constitutions propres.

Beñat Oyhénart sc



Règle de la « Congrégation diocésaine des prêtres auxiliaires du Sacré Cœur de Jésus », signée par l'évêque de Bayonne, 1841

(NEF n° 125 - 14 AVRIL 2017)

En route pour l'Amérique

IL EST BIEN DIFFICILE DE RÉSUMER UNE VIE EN DEUX PAGES. MISSION IMPOSSIBLE QUAND IL S'AGIT DU PÈRE SIMON GUIMON. AINSI, APRÈS AVOIR MIEUX FAIT CONNAISSANCE AVEC LUI AU MOIS DE JANVIER DERNIER POUR LE PREMIER PAN DE SA VIE QUI SE DÉROULE EN FRANCE, NOUS LE RETROUVONS AUJOURD'HUI À UN TOURNANT DE L'HISTOIRE DE LA PETITE SOCIÉTÉ DE BÉTHARRAM, À SAVOIR LE DÉPART EN AMÉRIQUE... QUI SAIT SI, DURANT LA LONGUE NAVIGATION SUR L'ÉTINCELLE, LE REGARD SCRUTANT L'HORIZON, SON IMAGINATION ARDENTE LUI AURA FAIT CONCEVOIR UN FUTUR CHAPITRE GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS DE BÉTHARRAM, RÉUNISSANT SUR LE NOUVEAU CONTINENT DES BÉTHARRAMITES DE ONZE NATIONALITÉS DIFFÉRENTES (DONT QUATRE BASQUES...)?

En 1841, évêque à Bayonne depuis trois ans, Mgr Lacroix arrive à Bétharram avec une règle pour des prêtres auxiliaires. Avec fougue, Simon Guimon réclame les vœux de religion ; et, quand il croit avoir perdu la bataille, il tombe aux pieds de l'Évêque, jurant de ne se relever que lorsqu'il serait exaucé. Le silence se fait long, très long. L'Évêque cède et accorde au petit groupe les vœux et les règles choisis par Michel Garicoïts.

Le père Guimon garde un tempérament ardent, qui le pousse à des excentricités. Il reçoit quelques blâmes. Chaque fois, il accepte et demande pardon, à genoux souvent. Il ne manque pas de répartie non plus. Que Mgr Lacroix le provoque : « Père Guimon, Isaïe eût fait un excellent missionnaire ! », la réponse fuse : « Et un excellent évêque aussi ! »

« Ce diable de Basque ne parle pas français ; mais qu'il est éloquent ! », dit de lui l'abbé Combalot, prédicateur parisien. Surtout, il est plein de miséricorde. Le fondateur de l'abbaye de Belloc témoigne : « Un jeune châtelain ne se confessait pas depuis longtemps. Il s'approche du père Guimon. Celui-ci l'embrasse. Puis, confession terminée, le noble de dire : "À mon tour, je vous embrasse : vous m'avez rendu heureux !" »

L'Europe est-elle trop étroite pour le vaillant missionnaire ? Il est de ceux qui voient partir vers l'Amérique du Sud tant de Basques et de Béarnais : que devient leur foi ? Pourquoi pas des prêtres pour les accompagner ? Le bouillant père Guimon, le premier, contacte Mgr Lacroix et d'autres prêtres avant de s'adresser à son Supérieur ! Michel Garicoïts convoque une "congrégation générale" (16 septembre 1854). Avant le vote, il fait une « observation importante » : « Le père Guimon ne s'est pas comporté selon les règles de l'obéissance religieuse. Avant de travailler, comme il l'a fait, à procurer des sujets pour l'Amérique et à faire accepter cette mission par Mgr l'évêque, il aurait dû en parler au Supérieur de la communauté, se concerter avec lui et agir sous son impulsion. » Malgré cela, la mission dans le diocèse de Buenos Aires est acceptée par 20 voix sur 21 (l'autre voix s'est perdue).

Les préparatifs sont longs ! L'équipe pionnière est désignée : Guimon en est bien sûr ; Didace Barbé, l'enseignant, est à la tête du groupe ; Larrouy en fait partie ; Harbustan et Sardoy, tous deux de Barcus, sont entrés à Bétharram dans ce but ; le scolastique Jean Magendie les accompagne, ainsi que les frères Fabien (natif de Pau) et Joannès (lui aussi de Barcus). Embarqués le 31 août 1856, ils arrivent à destination le 4 novembre.

Diocèse de Bayonne.

Société des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus.

Vous soussigné Supérieur Général de la Société des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, établie à Bétharram, faisons savoir à qui il appartiendra que M. Diéace Barbé, Prêtre de ladite société a été nommé supérieur de ceux des nôtres envoyés par Mgr. l'Évêque de Bayonne dans le Diocèse de Buenos-Ayres (Amérique méridionale) pour y travailler, suivant la fin de notre Société, soit auprès de leurs compatriotes Basques et Béarnais, soit auprès des indigènes, sous la direction et obéissance de Monseigneur l'Évêque dudit Diocèse et du Supérieur de la Société.

En foi de quoi, nous lui avons délivré les présentes. Bayonne, le 30 août 1856.

Garicoïts

Vic. approuvé et autorisé
Bayonne le 30 août 1856
Mouton

Lettre de mission

Il est fabuleux ce mot du fondateur ! Aujourd'hui on l'intitulait « Lettre de mission ». Et il convient de le lire de très près, à la loupe même !

Dès la première ligne, Michel Garicoïts s'affirme « Supérieur général » : il veut une Congrégation religieuse : il fait savoir la nomination du père Barbé ; même si « les nôtres » sont « envoyés par Mgr l'Évêque de Bayonne », celui-ci, dans sa lettre à l'évêque de Buenos Aires, ne les présente pas comme membres d'une Société.

Souvent, on dit que le père Guimon et les autres sont envoyés auprès des « Basques » émigrés. Une simple lecture permet de voir que les « Béarnais » y sont mentionnés tout autant !

... et il ne faut pas s'arrêter « aux compatriotes Basques et Béarnais ». Michel Garicoïts n'oublie pas les « indigènes » : ceux-ci ne sont pas des émigrés... Michel Garicoïts porte un intérêt évident pour ce que nous disons « la mission ad gentes ».

Le groupe est « sous la direction et obéissance de Monseigneur l'Évêque dudit Diocèse [de Buénos Ayres] et du Supérieur de la Société » : ceci est parfaitement « suivant la fin de notre Société » !

La lettre, datée du 30 août, serait-elle rédigée à Bétharram ? « Bétharram » a été gratté et remplacé par « Bayonne » : le mot original reste lisible sous le rectificatif ! Pourquoi ?

Le 31 août le Supérieur est à Bayonne au moment du départ. Là, M. Boutoey, Vicaire général, atteste que c'est bien le diocèse qui envoie ces missionnaires : il contresigne la lettre du Supérieur général. . .

La lettre d'obédience stipule qu'ils sont « envoyés par Mgr l'Évêque de Bayonne dans le diocèse de Buenos-Ayres, pour y travailler, suivant la fin de (la) Société, soit auprès de leurs compatriotes Basques et Béarnais, soit auprès des indigènes, sous la direction et obéissance de l'Évêque dudit diocèse et du Supérieur de la Société. »

Mais cent kilomètres autour de la capitale, c'est trop peu pour des hommes de la trempe du père Guimon... Au-delà des lignes défendues par les militaires, vivent des Indiens. Les pères Guimon, Larrouy et Harbustan rencontrent des dignitaires des tribus Pampas. La troisième entrevue sera la dernière : des mouvements hostiles commencent, les lances se font menaçantes... Le Père Harbustan déplore : « Malheureusement chez nous, pas même chez le vénérable M. Guimon, la soif du martyre n'était encore assez ardente pour en venir à un tel acte d'héroïsme ».

Ces missionnaires, si généreux, veulent aller plus loin : être « Missionnaires Apostoliques » (indépendants vis-à-vis des Évêques) et s'établir à Montevideo. Michel Garicoïts écrit son désaccord au Supérieur d'Amérique : « L'idée du titre de Missionnaire Apostolique a été combattue par moi de la manière la plus énergique à votre départ de Bétharram. "À quoi voulez-vous que cela serve, disais-je à M. Guimon ? ce n'est propre qu'à offusquer les Ordinaires d'ici et de là" (...)

« Je l'ai déjà dit, la demande d'une mission chez les Indiens me paraît tout à fait déplacée dans le cas présent.

« Je ne puis pour le moment vous donner des ordres relatifs à Montevideo : on verra plus tard, lorsque la position et les desseins de Dieu se montreront plus clairement. Je désirerais de tout mon cœur aller au secours de nos compatriotes de Montevideo : mais le moment n'est pas venu ».

Michel Garicoïts sait être patient ! Après plusieurs missions en Uruguay, le Vicaire apostolique de ce pays invite les prêtres du Sacré-Cœur à s'y installer. Michel Garicoïts donne son accord.

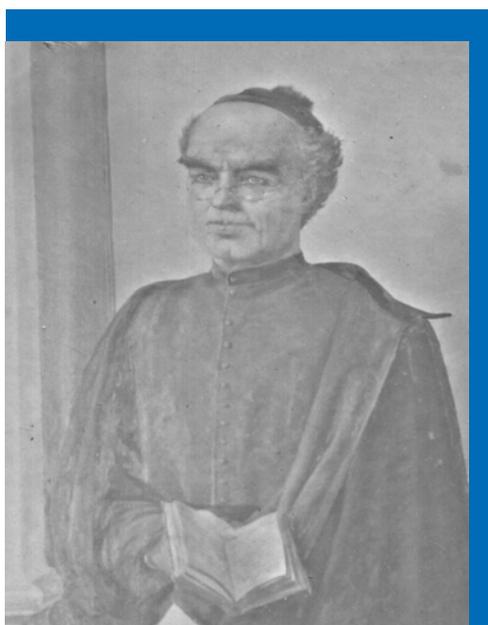
Mais le père Guimon ne sera pas de ce voyage. Au carême 1861 il prêche encore. Le 7 avril, une semaine après Pâques, c'est le dernier combat ; contre la maladie. Elle l'emporte le 22 mai 1861. Apprenant sa mort, Michel Garicoïts ordonne de ramener à Bétharram les restes de son premier compagnon de la fondation, son ami. Ils sont au cimetière du Calvaire depuis le 29 mai 1872.

Beñat Oyhénart SCJ
(NEF N° 126 - 14 MAI 2017)

Didace Barbé, un éducateur-né

Qu'il est difficile ce début de XIX^e siècle, dans la France d'après la Révolution ! À tous points de vue...

Didace Barbé – Didace Casenave-Barbé, pour utiliser le nom complet – naît à Beuste, en Béarn, le 15 juillet 1813. Son



père, Pierre, est charpentier ; sa mère, Catherine, ménagère et journalière, s'embauche au jour le jour au gré des besoins des voisines... L'enfant est baptisé le jour de sa naissance. Sans doute les parents ont-ils une foi vive. Pourtant ils ne se marient que le 31 décembre 1818 alors qu'ils ont quatre enfants ; Didace, le troisième de la fratrie, a presque six ans. Et son père meurt en 1819...

L'instruction élémentaire de Didace lui est donnée par son parrain, Didace Arague, instituteur. Dès l'âge de 9 ans, l'enfant devient instituteur ! C'est que l'oncle et parrain tient à donner une petite somme pour qu'il aide sa maman à élever son frère et ses sœurs. Dans le même temps, un prêtre retiré au presbytère lui enseigne le latin.

À 16 ans, le voilà au petit séminaire de Saint-Pé, que dirige un ami de Michel Garicoïts, Bertrand-Sévère Laurence (il sera l'évêque des apparitions de Lourdes). La première année, la famille pourvoit à sa nourriture ; une collecte auprès des Beustois paye les études. Ensuite un oncle verse 220 francs par an, et l'abbé Fourcade fait grâce du reste. En trois ans, Didace termine les études secondaires ; déjà il enseigne les plus jeunes.

Le supérieur le veut comme séminariste-professeur. Il suit les cours de théologie, que, de Bétharram, Michel Garicoïts vient donner ; et celui-ci devient son conseiller spirituel ! Naturellement, Didace désire rentrer à Bétharram ; la faveur lui est accordée par Mgr Lacroix après l'ordination presbytérale le 22 septembre 1838. Et, le 22 octobre 1842, il émet ses vœux de religion.

De suite, Michel Garicoïts destine Didace Barbé, éducateur-né, à l'enseignement. L'école de Bétharram, créée en 1837, manque de directeur. Vincent Éliçabide, un laïc, est parti au bout de deux ans : ses exigences financières dépassent les possibilités de Michel Garicoïts, il sera guillotiné en 1840 après un triple meurtre. Un an durant, Jean Lacazette est le deuxième directeur de l'école de Bétharram ; « poule mouillée », il ne sait décider... Heureusement, Didace Barbé est là ! Michel Garicoïts l'envoie se former à Dax : il obtient les diplômes que la loi exige. À l'automne 1840, toutes les autorisations obtenues, l'école peut même ouvrir un pensionnat.

Sous l'impulsion du père Didace Barbé, soutenu par son supérieur, l'école Notre-Dame se développe : en 1840, début du cours primaire supérieur ; en 1847, enseignement secondaire ; 1855 les premiers bacheliers : trois candidats, trois reçus ! La nouvelle Congrégation se lance dans l'enseignement : Orthez, Mauléon, Asson, Oloron ; bientôt Buenos-Aires et Montevideo.

Affirmer que le père Didace Barbé est un soutien du père Garicoïts, c'est peu dire ! En 1846, il est élu Conseiller ; en 1851, le voilà Assistant du supérieur, choisi par lui. Le père Miéyaa l'affirme : le fondateur « songeait à lui comme successeur ; et de son vivant même, il est prêt à lui céder sa place. »

En 1855, le père Auguste Etchécopar devient le confident du père Garicoïts, quand se dissout la Société des Hautes Études d'Oloron. Mais, déjà, le 16 octobre 1854, l'assemblée générale des prêtres de Bétharram a accepté d'aller en « Amérique méridionale ». Le père Didace Barbé est mis à la tête de l'équipe. Sans doute Michel Garicoïts aurait-il aimé partir : il y est prêt quand la sœur du père Barbé, Fille de la Croix, est désolée de voir son frère s'éloigner... Ils sont huit compagnons, le 31 août 1856, à s'embarquer à Bayonne. Le 4 novembre ils sont à Buenos Aires.

Ne connaître ni le pays ni la langue n'empêche pas le père Barbé de s'adresser aux enfants : il devient professeur de catéchisme ! Le 19 mars 1858, en la fête de saint Joseph qu'il chérit particulièrement, il transforme un vieux dépôt de cuir en établissement scolaire : le collège San José est né ! Un an après, jour pour jour, il s'installe dans des locaux tout neufs. Que manquent les manuels scolaires, il les crée avec l'aide de ses confrères. Qu'on exige des diplômes, lui et ses collaborateurs passent les examens avec succès.

Supérieur de la petite communauté, il n'empêche jamais l'effort missionnaire des pères Guimon, Harbustan et autres. Au contraire ! Déjà, à la fin 1856, il a créé un centre spirituel à Buenos Aires, dans l'église *San Juan*. En 1861, c'est en Uruguay et à Montevideo dans l'église des Basques, dédiée à l'Immaculée Conception. Ici aussi, un collège ouvre ses portes le 1^{er} octobre 1867.

Son activité est sans limite, son dévouement aussi. On le voit à la chapelle, au dortoir, au réfectoire, en classe : partout ! Directeur de l'école et responsable de la communauté. Travaillant et priant. Homme de conseil pour les petits et les grands. Sa vie d'ascète rend fragile sa santé. Il lui arrive d'aller en classe sur des béquilles. Un jour, alors qu'il dicte son cours, il s'effondre ; emporté, inconscient, à sa chambre, il y meurt le 13 août 1869. Depuis six ans Michel Garicoïts l'a précédé.

Peut-être n'insiste-t-on pas assez sur ce qui lie le fondateur à ce disciple tant aimé ? Une correspondance abondante a existé entre eux, semble-t-il ; seuls des fragments ont été conservés. Selon le père Magendie, le père Barbé a détruit ces lettres, trop élogieuses à son égard...

Beñat Oyhénart SCJ
(NEF N° 127 - 14 JUIN 2017)

Pierre Sardoy : itinéraire d'un missionnaire

Pierre Sardoy est un vrai missionnaire ; au moins selon les critères du père Simon Guimon...

Sa première qualité serait-elle d'être Barkostar, natif de Barcus ? Il est né le 21 septembre 1810 dans le même village que le père Guimon.

Quand, à Saint-Jean-Pied-de-Port, le père Guimon entend le triste sort spirituel des basques émigrés en Argentine ou Uruguay, il n'a qu'un désir : aller leur porter la Bonne nouvelle. Sa tactique est simple : travailler à procurer des sujets pour l'Amérique et faire accepter cette mission par l'évêque, avant même d'en parler au supérieur. On sait comment le fondateur a apprécié cette façon de faire, si peu conforme aux règles de l'obéissance (cf. NEF n° 126, mai 2017). Et voilà que cette mission est acceptée !

Prêtre depuis le 20 mai 1837, curé de Menditte (en Soule) depuis 1842, Pierre Sardoy fait partie des premiers prêtres contactés ; de façon informelle, bien sûr ! En 1854, le père Guimon lui dit à brûle-pourpoint : « Voulez-vous venir

avec moi en Amérique ? Nos Basques y vivent comme des païens... » Réponse rapide : "Pourquoi pas ?" Ils parlent un instant. Le père Guimon est éloquent, l'abbé Sardoy se porte volontaire. Le plan prévu fonctionne !

Quand la "congrégation générale" du 16 septembre 1854 accepte la mission dans le diocèse de Buenos Aires, il reste à préparer le départ et, aussi, à regrouper les volontaires. Au début 1856, Mgr Lacroix autorise l'abbé Sardoy à quitter sa paroisse ; il entre à Bétharram en avril ; au bout de quelques semaines de probation, au lieu des deux ans habituels, il prononce les vœux de religion dans la Société du Sacré-Cœur.

Il part pour l'Amérique ! La traversée est difficile : plusieurs tempêtes, des erreurs de navigation, la maladie et même le manque de nourriture à la fin ; le père Sardoy en sort anémié. Dès l'arrivée, il accompagne le père Guimon à travers l'Argentine et l'Uruguay : ils sont missionnaires !

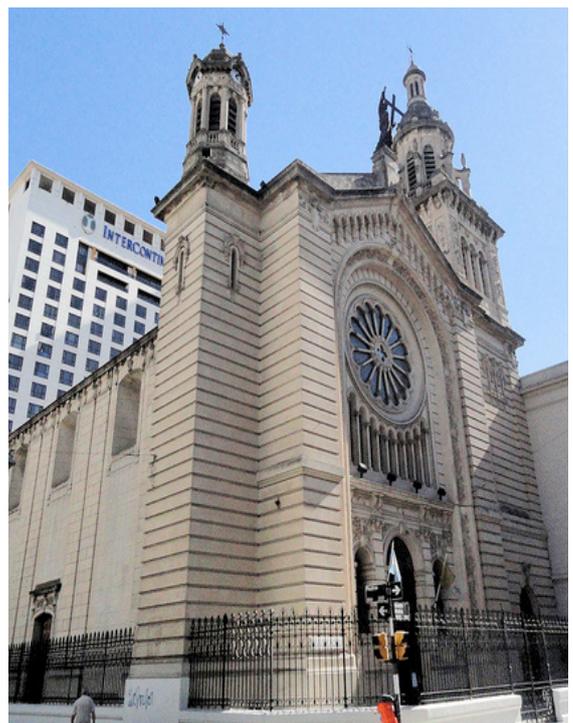
Ici, les missions ne se passent pas comme au diocèse de Bayonne : souvent ce sont leurs compatriotes, non les prêtres, qui les accueillent dans leurs maisons. Pourtant, tant à Buenos Aires que dans les Pampas, leur zèle attire : ils prêchent en basque, voire en béarnais, parfois en français, le temps d'apprendre l'espagnol. Surtout, ils annoncent l'évangile et sont toujours prêts à confesser et donner les sacrements, sans horaire, sans rendez-vous. L'évêque lui-même les admire et en témoigne dans une lettre à Mgr Lacroix.

Dès décembre 1856, les Clarisses de Buenos Aires autorisent les nouveaux arrivants à exercer le culte le dimanche dans l'église San Juan. En 1862, après accord entre l'abbesse de Santa Clara et l'évêque de Buenos Aires, le service de l'église et du couvent revient aux Missionnaires de Bétharram ; aussi l'aumônerie du couvent, aménagée, devient-elle la « Maison de la Mission », résidence de la communauté. Voilà le père Sardoy aumônier des religieuses ; pour exercer ce ministère, nouveau pour lui, il recourt aux conseils du père Garicoïts, qui a acquis une grande expérience auprès des Filles de la Croix. Le père Sardoy organise la paroisse San Carlos, à Buenos Aires ; puis il la cède aux Salésiens, lorsque ceux-ci arrivent en Argentine. En 1871, il est nommé supérieur de la résidence de San Juan. En 1875, pour la première fois, il s'embarque pour la France ; c'est en rade de Pauillac, dans l'estuaire de la Gironde, qu'il décède, le 7 juin, avant d'avoir pu rejoindre Bétharram.

Si, en 1862, le père Sardoy demande conseil au père Garicoïts, c'est que celui-ci l'estime singulièrement. Le 21 juin 1860, le supérieur de Bétharram lui écrit : « Mon bien cher père Sardoy » ; il ajoute « bien » à l'habituel « cher » ; plus : « père » vient remplacer l'ordinaire « monsieur » de cette époque.



Eglise San Juan Bautista de Buenos Aires, ci-dessus avant le remaniement de la façade et telle que l'a connue le P. Sardoy sj ; ci-contre, aujourd'hui



Beñat Oyhénart SJ
(NEF N° 128 - 14 JUILLET 2017)

« IL FAUT DES FRÈRES AUX PRÊTRES DE LA COMMUNAUTÉ. » LE PÈRE AUGUSTE ETCHÉOPAR RAPPORTE CES MOTS DU PÈRE MICHEL GARICOÏTS. AUSSI NE FAUT-IL PAS S'ÉTONNER DE VOIR DEUX FRÈRES PARMIS LES MISSIONNAIRES ENVOYÉS EN 1856 VERS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Fabien Lhôpital est des tout premiers frères entrés à Bétharram.

Né à Pau en 1821, il entre à Bétharram en 1846. Après les premiers vœux en 1849, il s'engage définitivement en 1855. Son premier office est d'être cuisinier. Il était devenu urgent qu'un frère occupe cet emploi : les domestiques ont tant volé la pauvre Communauté...

De Bétharram le frère Fabien est envoyé à Orthez ; de là, en Amérique. Bientôt au service de la communauté San Juan, à Buenos Aires. « Vie toute simple », pourrait-on dire. Et cependant...

Au père Barbé, supérieur, le père Garicoïts écrit : « Veuillez dire à frère Fabien que j'ai reçu sa lettre [où il dit la maladie et la mort du père Simon Guimon (22 mai 1861)] avec beaucoup de bien ; que je reconnais toujours en lui frère Fabien. (...) Qu'il soit toujours bon frère, et que le bon Dieu lui donne d'être toujours un bon frère. Il aura par là une bonne couronne, lui. » Et au frère Fabien, le 21 août 1862, Michel Garicoïts répond : « J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir. J'y ai bien reconnu frère Fabien. Pour tous les embarras dont vous me faites part, vous n'avez rien à craindre en obéissant. Dans les cas extraordinaires, vous vous entendrez avec M. Barbé. Abandonnez-vous à la divine Providence ; si vous tombez malade, rien ne vous manquera. M. Barbé viendra à votre secours, ainsi qu'au secours de tous les nôtres. C'est notre devoir, mais aussi notre plaisir, croyez-le bien. (...) L'important, c'est de bien vous porter pour servir Dieu et la société du Sacré-Cœur. La recette la meilleure pour cela, c'est d'être petit, comme un petit enfant, soumis, content et constant. »

En 1871, la fièvre jaune sévit ; le frère Fabien se dévoue auprès des malades. Contaminé, il meurt le 8 avril 1871. Son nom figure, avec ceux des pères Larrouy et Irigaray, sur une colonne érigée à Buenos Aires en témoignage de reconnaissance.



Deux laïcs sont représentés sur le dessin illustrant le départ pour l'Amérique : ce sont certainement nos deux religieux-frères, Fabien et Joannès

Joannès Arostéguy est à Bétharram avant le frère Fabien ; pour une vie plus tourmentée.

Pourquoi Joannès Arostéguy renonce-t-il à un emploi à la cathédrale et devient-il frère à Bétharram ? Réponse : il est natif de Barcus, comme Simon Guimon et celui-ci sait convaincre !

Joannès est né en 1825, dans une famille foncièrement chrétienne. En 1844, son compatriote le conduit auprès de Michel Garicoïts. Il prononce ses premiers vœux en 1846 et l'engagement définitif en 1854. Du fondateur il témoigne : « Ce bon père, non content d'enflammer nos âmes du feu de sa parole, venait souvent se joindre à nous pour partager nos travaux les plus humbles et les plus bas. »

Intelligent et vif, le frère Joannès se voit confier toutes sortes d'emploi à Bétharram, à Pau, à Orthez ou à Asson. À l'école d'Asson, il est cuisinier et maître d'étude : un simple rideau entre cuisine et classe permet de surveiller en même temps fourneaux et élèves...

En 1856, il est parmi les missionnaires d'Amérique. Avec le père Barbé et le frère Magendie, dans la pauvreté et les privations, il est à la fondation du collège San José de Buenos-Aires : quelques chambres servent de réfectoire, de classes et de dortoir ; pour cuisine, un misérable hangar. Les jours de pluie, l'eau entre de toutes parts : un parapluie protège le feu et la marmite. Mais la disette n'empêche ni la paix ni la joie.

En 1862, le frère Joannès rejoint à Montevideo les pères Harbustan et Irigaray. Ici il est à la fois sacristain, portier et cuisinier... Sa conduite est exemplaire ; le voir vaut une prédication ! Il attire la confiance : plus d'une fois, l'évêque l'emmène dans ses missions apostoliques.

En 1892, à 70 ans, il rentre à Bétharram, espérant y mourir. Il se consacre au sanctuaire où Notre-Dame l'a accueilli : il y prie, il y travaille, il y accueille les pèlerins.

Puis viennent les lois contre les Congrégations religieuses. En 1903, à 79 ans, le frère Joannès repart en Amérique, après un adieu à ses deux sœurs Filles de la Croix, à tous ses confrères, aux tombes des pères Garicoïts et Guimon, à Notre-Dame.

Du voyage, il laisse un récit pittoresque. Accueilli avec bonheur à Montevideo, lui-même est heureux d'y revenir. Il donne l'exemple de la prière, de la régularité et du travail, répétant souvent : « Je n'ai plus qu'un voyage à faire : celui de l'Éternité. » Il répond au dernier appel le 19 mai 1910.

D'une lettre du père Garicoïts au frère Joannès en 1857 : « Je vois avec un plaisir indicible que vous êtes content de votre position et des personnes avec qui vous avez à vivre, surtout de M. Barbé. Cela me fait voir que vous avez cessé décidément d'écouter votre caractère... Continuez, cher ami à veiller toujours là-dessus et à n'avoir désormais d'autre règle de conduite, d'autre motif de consolation que le bon plaisir de Dieu. » Le frère Joannès aurait-il eu un tempérament fort, causant ses fréquents changements de communauté ? Sûrement s'est-t-il adouci avec le temps !

Le 21 août 1861, le père Garicoïts s'adresse au frère Joannès : « *J'avais reçu votre lettre avec grand plaisir. Ce qui m'a fait surtout bien espérer de vous, c'est le désir de surveiller votre caractère et d'avancer que vous manifestez. En avant donc ! Soyez petit, soumis, content et constant ; et Dieu vous bénira, et, à votre considération, toute votre famille.* »

Beñat Oyhénart SCJ
(NEF N° 129 - 14 SEPTEMBRE 2017)

Jean Magendie : tout au service de la fondation en Amérique

F.V.D.

Bétharram, le 3 novembre 1857

Mon bien cher ami,
Oui, oui, de tout cœur, je vous envoie
la bénédiction du vieillard et du père ;
je souhaite qu'elle vous porte bonheur
à la vie et à la mort...

Nous attendons votre petit frère, comme aspirant à être des nôtres ; son père y consent volontiers et veut l'aider à vous ressembler. Priez pour nous et pour lui, et soyez toujours homo idoneus, expeditus et expositus ; c'est le moyen infaillible d'être à jamais la joie et la couronne de vos Supérieurs, de l'Église et de Dieu même. Amen ! amen !
Tout à vous en N.-S. J.-C.

Garicoïts, Ptre



Jean Magendie (24 mars 1835 - 22 octobre 1925)

Elle est brève, mais combien précieuse cette lettre de Michel Garicoïts à M. Magendie, son « bien cher ami » ! Le mot du « vieillard » – lui-même le dit – au plus jeune de ceux envoyés à Buenos Aires : novice et 22 ans à peine lorsqu'il est choisi pour cette mission ! Mais quelle carrière de religieux !

Sans doute Michel Garicoïts a-t-il voulu assurer la présence en Amérique : à côté du premier compagnon, l'ardent, le bouillant Simon Guimon, encore si peu usé, il faut un tout jeune, qui n'a pas achevé sa formation. Il pense d'abord au frère Pierre Cachica – celui qui a laissé un précieux cahier de notes des cours du père Garicoïts. Mais il est le fils unique d'une veuve ; on ne peut imposer à la mère un éloignement douloureux. Alors, le choix se porte sur un novice, volontaire pour cette mission.

Jean Magendie est né à Beuste (une dizaine de kilomètres de Bétharram) le 24 mars 1835 (l'année où s'est constituée la première communauté autour du père Garicoïts). De 16 à 19 ans, il est élève à Bétharram ; là, il commence le noviciat le 22 octobre 1854 (à l'époque où est décidée la mission d'Amérique) ; il fait profession et, le 31 août 1856, s'embarque avec les autres : pour l'Amérique !

Dans sa lettre de recommandation à l'évêque de Buenos Aires, Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, parle d'un « jeune catéchiste » qui accompagne les cinq prêtres et les deux frères coadjuteurs ; deux ans après il lui demande de l'admettre parmi les clercs et de lui conférer les divers ordres. Le 20 décembre 1863 Jean Magendie est prêtre (exactement 40 ans après Michel Garicoïts).

Le 19 mars 1858, le jeune Magendie, encore scolastique, est avec le père Barbé et le frère Joannès pour ouvrir, héroïquement, le Collège San José, dans un vieux dépôt de cuir. Les missionnaires – et même le père Guimon – y sont favorables : ils pensent trouver là des vocations de prédicateurs. Mais cinq, six, vingt élèves dans un espace trop sale, c'est peu : il va falloir fermer. Le miracle vient du voisinage : le curé tient au père Barbé qui ne lui refuse aucun service ; le commissaire de police veut une bonne instruction pour les enfants du quartier ; tous deux se font agents recruteurs et voilà 100 élèves en fin juillet ! Le succès entraîne un autre problème : il faut bâtir, mais où ? Le père Barbé pense refuser un terrain bon marché : l'argent manque ! Le frère Magendie quitte sa surveillance et insiste : « Il faut acheter, l'argent viendra ! » ; la réponse fuse : « Taisez-vous ! Vous n'êtes qu'un enfant ! » Pourtant le jeune de 23 ans a raison : un an plus

tard, le 19 mars 1859, de nouveaux locaux accueillent le Collège. Et le père Garicoïts envoie d'autres religieux pour l'enseignement !

Premier collaborateur du père Barbé, le père Magendie ne tarde à en être le conseiller écouté. Sa droiture et sa franchise en font un éducateur respecté et aimé. Tout naturellement, à la mort du père Barbé, le 13 août 1869, le père Magendie devient le directeur du collège. Pour longtemps.

Malgré une santé que l'asthme fragilise, il met ses talents au service de tous ses confrères. Au décès du père Harbustan, ceux-ci le mettent à leur tête : de 1873 à sa mort il est « Supérieur de la Colonie américaine », selon les termes du père Etchécopar. Avec celui-ci, il entretient une correspondance très fournie. Sous son égide sont lancées plusieurs fondations, notamment celles de Rosario, La Plata et Barracas en Argentine, ainsi qu'à Asunción au Paraguay. Avec lui 82 prêtres et 19 frères assurent le service de cinq collèges, trois églises, un apostolat, un noviciat et un scolasticat. Plusieurs fois, ses fonctions le font revenir en France : il participe aux chapitres généraux et témoigne au procès de béatification du père Garicoïts, qui avait été son conseiller spirituel.

Fidèle à la vie religieuse et aux principes hérités de Michel Garicoïts, il écoute aussi les hommes et les événements de son temps. Il défend hardiment l'Église contre des adversaires parfois virulents ; l'un de ceux-ci dira : « L'homme qui me gêne le plus, c'est ce moine, *el fraile Magendie* ! »

Au terme d'une vie bien remplie, il meurt à Buenos Aires le 20 octobre 1925 ; il a 90 ans. Existe-t-il une biographie de cet homme d'exception ? Il semble que non. Pourtant il a laissé des documents, dont certains témoignages qui divergent de ceux habituellement retenus ou les complètent...

Beñat Oyhénart SJ
(NEF N° 130 - 14 OCTOBRE 2017)

Jean-Baptiste Harbustan : apôtre en Uruguay

Jean-Baptiste Harbustan est né le 5 juin 1808. Prêtre diocésain le 24 mai 1834. Son ministère pourrait se passer dans sa province natale. Mais il est né à Barcus, comme le curé du village voisin, Pierre Sardoy... qui se laisse convaincre par le père Guimon – de Barcus aussi !



Le 16 septembre 1854, la mission à Buenos Aires est approuvée. Début 1856, Mgr Lacroix autorise l'abbé Harbustan à aller à Bétharram. Vite fait ! Le 23 avril 1856, il entre dans la Société du Sacré-Cœur. Pour lui, comme pour son ami Sardoy, quelques semaines de probation suffisent, quand il faut deux ans aux autres !

Les derniers sont les premiers : les abbés Harbustan et Sardoy sont les premiers appelés pour l'envoi en Amérique. Avant le père Guimon, troisième basque ! Dans la liste suivent quatre béarnais ; et, en fin, le frère Joannès, encore un basque de Barcus ! Pourquoi quatre religieux issus de ce même village ? Ici, si près du Béarn, tous les hommes

savent les deux langues, le basque et le béarnais : c'est bon pour des missionnaires !

Le père Jean-Baptiste Harbustan est prêt pour la mission, même jusque dans les tribus Pampas : il est auprès du père Guimon lorsque, à la troisième visite, des lances hostiles les font reculer (cf. NEF n° 126, mai 2017)... Il devient apôtre en Uruguay !

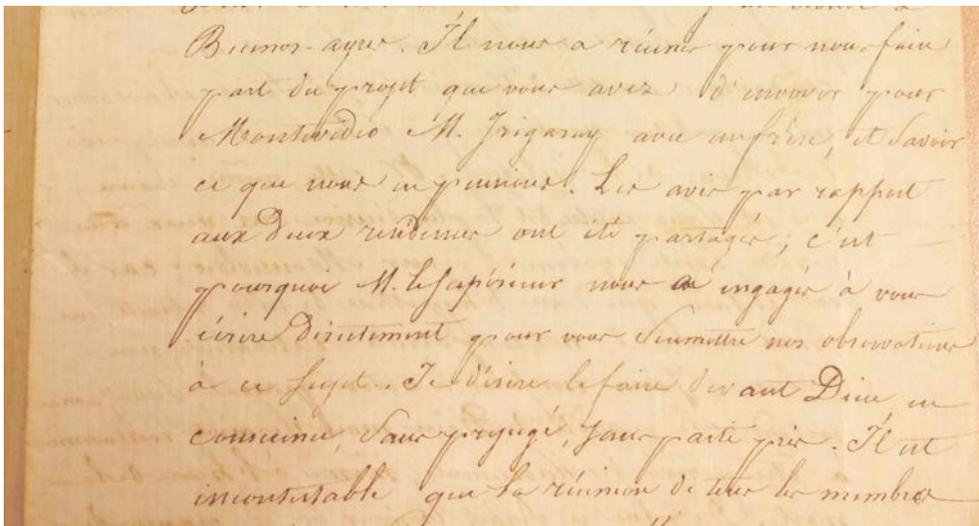
Montevideo ! Là, le 3 novembre 1856, les missionnaires de Bétharram ont touché l'Amérique. Une brève escale, un bon accueil. Le lendemain, sur l'autre rive du Rio de La Plata, à Buenos Aires, personne n'est présent à leur arrivée... Nostalgie ou zèle missionnaire, bien vite, on demande à revenir à Montevideo.

Entre les deux cités circule déjà Dominique Sarrote, trappiste, ancien missionnaire d'Hasparren ; arrivé au Rio de La Plata, touché par la misère religieuse des Basques, il les enseigne dans leur langue. Avant de regagner son couvent, il rencontre des prêtres disposés à prendre le relais : « J'ai quitté [la province de] Buenos Aires et l'ai laissée aux soins des Pères de Bétharram, et je suis revenu [à Montevideo] pour leur préparer une résidence et peut-être quelque chose de plus. Nous avons commencé à ramasser des matériaux d'une grande église, que nous allons construire dans le plus beau quartier de la ville pour l'usage de nos compatriotes », écrit-il au chanoine Etcheberry, cousin du père Garicoïts.

Le 21 juin 1859, le fondateur répond au père Barbé : « *Je désirerais de tout mon cœur aller au secours de nos compatriotes de Montevideo ; mais le moment n'est pas encore venu : nous aurions besoin de bons missionnaires basques et d'un bon supérieur pour cette résidence. M. Sarrote ne ferait pas mal de s'adresser pour cela à Mgr de Bayonne, ou à moi, au lieu de s'adresser à Mgr de Buenos Ayres.* » Ces bons missionnaires basques, il les cherche lui-même, Michel Garicoïts !

Après des missions en Uruguay, décision est prise d'une fondation à Montevideo. Avec, bien sûr, le père Guimon responsable ! Il lui reste à prêcher le carême 1861 en Argentine ; mais juste après Pâques, c'est la maladie ; elle l'emporte le 22 mai. Déjà le 1^{er} mars 1861, le père Harbustan a pris la relève du père Sarrote à Montevideo. Avec un succès évident auprès des Basques : Mgr Jacinto Vera, Vicaire apostolique de Montevideo, s'oblige « *à recevoir, défendre et protéger les pères de la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus qui seraient désignés par leurs supérieurs légitimes pour exercer leur ministère sur tout le territoire de [sa] juridiction* » (lettre du 13 avril 1861).

Début 1862, tout devient fragile. Le père Harbustan tombe malade ; le père Barbé le fait revenir à Buenos Aires ; le père Garicoïts envisage qu'il rentre au pays natal alors qu'il est déjà pressenti comme supérieur à Montevideo (lettre du 21 mars 1862). Pourtant, dans le même courrier, le fondateur annonce le renfort tant attendu : le père Dominique Irigaray et le frère Maurice. Deux résidences, oui ; mais une communauté ou deux ? « Deux ! » : Michel Garicoïts suit l'avis du père Harbustan (22 juillet 1862).



Buenos Ayres, le 20 mai 1862,

Monsieur le Supérieur [Michel Garicoïts]

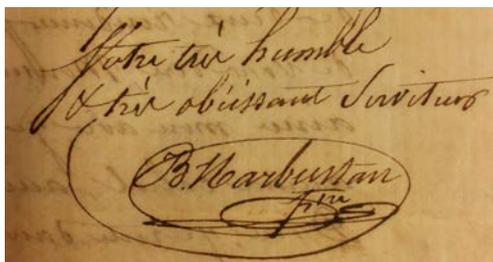
[...Notre supérieur] nous a réunis pour nous faire part du projet que vous [Michel Garicoïts] avez d'envoyer pour Montevideo M. Irigaray avec un frère, et savoir ce que nous en pensons. Les avis par rapport aux deux résidences ont été partagés ; c'est pourquoi M. le Supérieur nous a engagé à vous écrire directement pour vous soumettre nos observations à ce sujet. Je désire le faire devant Dieu, en conscience, sans préjugés, sans parti pris. [...]

Guéri, le père Harbustan retourne à Montevideo. Le 2 octobre il accueille les religieux annoncés. Huit jours plus tard, arrive le frère Joannès. Rien, pourtant, n'est simple ! Mgr Vera, Vicaire apostolique, ne fait pas l'unanimité de son clergé ; il change le curé de la paroisse matrice – la cathédrale –, et voilà une fronde ; le gouvernement, franc-maçon, en profite pour exiler l'évêque ; accueilli par le père Barbé à Buenos Aires, il y reste du 8 octobre 1862 au 23 août 1863. « L'église des Basques est le refuge des transfuges et des

déserteurs ! », déclare celui que le pouvoir veut au lieu de Mgr Vera ; le 10 octobre 1862, le clergé est convoqué pour reconnaître ce nouveau vicaire apostolique, mais pour le père Harbustan, en un mot, ce sera : « Non ! » et en claquant la porte... ; le dimanche suivant, la messe dite, le père voit le commissaire de police et deux agents venus le chercher ; il ne s'oppose pas, il marche vite, ses gardiens s'essoufflent ; brusquement, il rentre chez un ami, un paroissien, pour le saluer : le Consul de France ! Les policiers ne peuvent le suivre. Entre la prison et l'exil, le père choisit d'aller à Buenos Aires. Le père Garicoïts l'encourage : « Vous voilà donc confesseur !!! » (au sens de confesseur de la foi).

Quand le général Flores, exilé, provoque une guerre civile pour revenir au pouvoir (19 avril 1863), le président en place, Berro, pensant mettre les catholiques de son côté, décrète la fin de l'exil de l'évêque : en octobre 1863, les carillons de toutes les églises fêtent le retour de Mgr Vera. En décembre, plus discrètement, le père Harbustan revient à Montevideo ; il poursuit l'œuvre entreprise avec générosité.

C'est lui qui achève l'église dite « des Basques », projetée par le P. Sarrote, dédiée à l'Immaculée Conception selon le vœu du donateur du terrain en souvenir de sa mère, Conception da Costa. Sûrement a-t-il fallu du temps pour bâtir l'édifice : la date de fin des travaux varie entre 1869 et 1871, selon les sources... Mais dès le 1^{er} octobre 1867, fonctionne le Collège, lui aussi placé sous le vocable de l'Immaculée Conception.



Quand, en 1869, décède le père Barbé, supérieur des religieux d'Amérique, le père Harbustan lui succède, élu par ses confrères. À ce titre, il réunit les siens en octobre 1870, le 19 à Buenos-Aires et le 27 à Montevideo, pour voter une supplique au Saint-Siège demandant que soit approuvée la Société du Sacré-Cœur.

Il décède à Buenos Aires le 13 janvier 1873. Il a bien servi son Seigneur !

Beñat Oyhénart SCJ
(NEF n° 131 - 14 NOVEMBRE 2017)

Cette autre partie de l'édifice

AU TERME DE L'ANNÉE 2017 ET D'UNE GALERIE DE PORTRAITS DE PREMIERS COMPAGNONS DE MICHEL GARICOÏTS, QUE RETENIR ? LA NEF A PRÉSENTÉ LES TOUT PREMIERS DISCIPLES ET COMME PRIVILÉGIÉ CEUX PARTIS EN AMÉRIQUE. À RACONTER L'HISTOIRE DES DÉBUTS, ON S'APERÇOIT QU'ELLE EST AUSSI FAITE D'HISTOIRES HUMAINES, PARFOIS DE « PETITES HISTOIRES ».

Le fondateur peut assurer : « *D'abord Dieu a fait notre œuvre, elle est sainte ; les hommes n'auraient pas même pu la commencer* » ; et il fait prier : « *Mon Dieu, ne regardez pas mes péchés, mais la Société que votre Sacré-Cœur a conçue et formée.* » Mais les uns et les autres aussi ont pris leur part dans cette construction. L'influence du père Guimon, pour ne citer que lui, est frappante ; même quand le père Garicoïts a quelque reproche à lui faire, y compris au moment de décider de la mission en Amérique. Pourtant les premiers compagnons ne font pas toujours ce qu'ils veulent ; à preuve : que les catholiques d'Uruguay veillent le père Larrouy pour Vicaire apostolique, même si celui-ci dit la pertinence de la proposition, Michel Garicoïts refuse ! Pas trop d'honneurs pour ses religieux !

« *Il faut des frères aux prêtres de la Communauté.* » Telle est la conviction du fondateur depuis le début ; le père Etchécopar l'assure. Il cite encore : « *Ils seront regardés, non comme des domestiques, mais comme des frères et des coopérateurs ; eux-mêmes devront considérer qu'ils sont dans une condition sainte et parfaite en raison de leurs vœux, de leurs œuvres et de la fin de leurs œuvres, et ils se conduiront non par crainte, mais par amour.* » Le frère Arnaud Gaye ouvre la voie aux frères.

Lui aussi, Arnaud, le berger de Rieulhès (hameau de Saint-Pé-de-Bigorre), est attiré par le père Guimon ! En 1840, celui-ci prêche à Peyrouse, tout près de Lourdes. Au confessionnal, le jeune de 25 ans dit son idée de vocation ; le

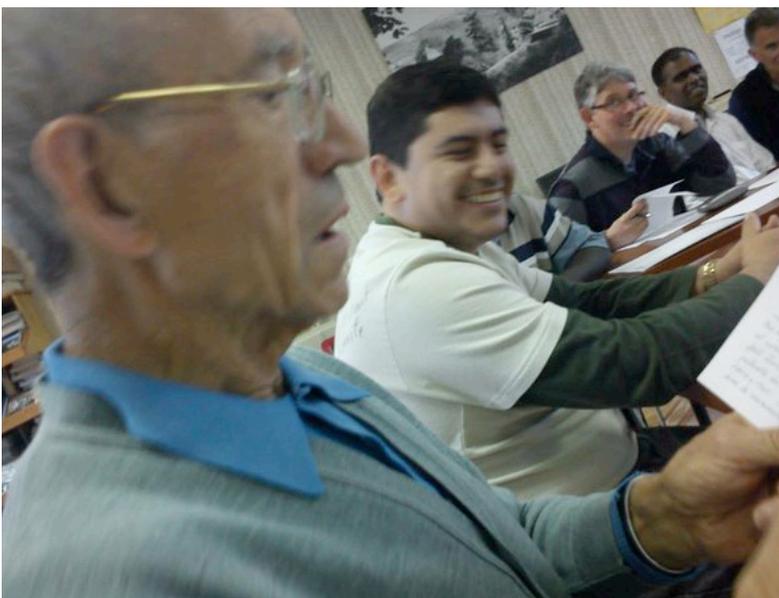
prêtre, pressé, répond : « *Nous verrons plus tard !* » Peu de jours après, l'homme, décidé, revient à la charge ; le missionnaire de lui dire : « *À Bétharram, nous cherchons des frères. Vous serez tout comme nous, même pain, même vin, même viande ; pas de différence entre nous...* » et, avec malice, il continue : « *Si vous êtes gourmand, il ne faut pas venir ; vous perdriez, car vous aurez tout en main !* »

Dans la parenté, tous s'opposent à Arnaud ; les mieux intentionnés lui proposent d'aller à Garaison ou chez les Frères des Écoles chrétiennes. Lui a fait son choix : « *L'idée de Bétharram, l'idée d'être associé aux bons pères de Bétharram, cela me va au cœur !* » Et il va à Bétharram. Il y trouve le père Chirou, toujours chaleureux, mais incapable de décider. Vite après, le berger pousse jusqu'à Igon et y rencontre le père Garicoïts ; et celui-ci de le renvoyer auprès du père Guimon, puisqu'il lui a déjà parlé !

Arnaud serait-il découragé ? Il s'engage dans l'armée ! Et y renonce tout aussi vite... Le 24 mars 1840, le voilà à la porte du supérieur de Bétharram. Pour le père Garicoïts, une seule question : que faire de ce gaillard avec un tel parcours ? D'abord des études : il est élève de l'École Notre-Dame. Qu'un surveillant manque et son âge lui permet de le suppléer. Puis c'est le sacristain qui s'en va : avec une soutane et un surplis, Arnaud peut pourvoir à l'office. Après, le linge et le responsable du réfectoire font défaut : Arnaud les remplace vaillamment ! Sauf que, à courir de tous les côtés, un jeudi saint il oublie d'éteindre les bougies après l'office... Et une fois, la table n'est pas mise à l'heure du repas, et le père Perguilhem, toujours exact, doit attendre... Pire : le père Bellocq, la montre à la main, lui reproche tout retard.

Les brebis, elles, étaient patientes ! « *J'étais si heureux avec mon troupeau !* », dit-il. Même la sœur Marthe, à Igon, s'est aperçu qu'on lui en demande trop ; elle parle au père Garicoïts : « *Il faut aider ce frère. Quand il aurait quatre pieds et quatre mains, il ne pourrait pas s'en tirer !* » Finalement, découragé, lui-même est décidé à partir : « *J'ai trop de travail !* » Et le supérieur lui répond : « *Que voulez-vous ? Moi aussi j'ai du travail, dix fois plus que je ne puis en faire. Patience ! On fait ce que l'on peut ; Dieu ne demandera pas compte de ce qu'on ne peut pas faire. Puis vous avez de l'âge... Vous savez que Dieu vous veut ici. Du reste, je resterais seul, si tout le monde s'en allait. Je prendrais un domestique...* » Et Arnaud est resté, jusqu'au bout !

À son décès, en 1894, le père Etchécopar rapporte le témoignage d'un étranger : « *Quel est ce Frère ? Sa vue me fait du bien ; c'est le visage d'un saint* ». Et lui-même ajoute : « *Je crois qu'il disait vrai ; car, pour ma part, j'avais éprouvé maintes fois la même impression ; et, il y a quelques jours à peine, en voyant ce vaillant frère debout, à l'œuvre, à la Règle sur toute la ligne, comme en pleine santé, toujours le même, malgré ses jambes enflées, presque sans sommeil et sans nourriture, toujours occupé, toujours infatigable, toujours serein, je me sentais ému et je bénissais Dieu, intérieurement, à la vue de ce courage si doux, si ancien et si jeune.* »



À la suite du frère Arnaud, en 1843 et 1844, d'autres bonnes vocations se présentent. Eux, les frères, font la joie de Michel Garicoïts : il les aime particulièrement ! Jusqu'à les rencontrer dans leurs ateliers. Que l'un lui demande la raison de sa visite et il s'entend répondre : « *Le plaisir de vous voir !* »

Sûrement, les frères constituent-ils « *cette partie de l'édifice auquel le fondateur attachait tant d'importance* » (père Etchécopar). Les frères, présents à côté des prêtres, même silencieux, ont contribué, par leur simple existence et leur vie simple, à vaincre la résistance de Mgr Lacroix : ils ont rendu possible la naissance d'une vraie famille religieuse.

Michel Garicoïts dit leur place :

« Il faut des frères aux pères de la communauté (...) Les frères participent à tout ce qu'il y a de plus élevé dans la communauté, au sacerdoce lui-même. Ils sont les bras, les pieds des prêtres. Ils auront donc, s'ils le veulent, la plus grande part aux fruits même de la prédication (...) Voilà comment il faut voir les choses. Il faut exercer, dans le cadre étroit de son emploi, l'immensité de la charité. Mais si les idées étaient aussi étroites que la chambre où on travaille, et les sentiments aussi bas que la table de travail, alors il vaudrait mieux qu'on attachât une pierre de moulin au cou et qu'on fût jeté à la mer. »

Tout au long de l'histoire de la Congrégation, les frères sont présents. Aujourd'hui encore, sous tous les cieus, ils sont pour leurs frères prêtres le rappel vivant de leur identité commune de religieux. Depuis le chapitre général de 2011, le titre de la famille religieuse est « Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus de Bétharram » ; même s'il s'agit d'« un institut clérical », elle se compose « de religieux, prêtres et frères » (cf. Règle de Vie n° 1).

La vérité oblige à reconnaître que les frères n'ont pas toujours eu « tout comme [les prêtres], même pain, même vin, même viande » ; des différences ont existé, malheureusement ! Dans l'institut, certains livres – tel *Maître Spirituel* – ne mentionnent pas l'existence des frères... Et pourtant : quand deux jeunes béarnais de Hours, frères de sang, se sont présentés à Bétharram, l'un pour être prêtre, l'autre pour être domestique, les deux sont devenus religieux : l'un, frère Léopold Duvignau, décédé en 1986 en Amérique du Sud ; l'autre, père Pierre Duvignau, mort à Bétharram en 1995 ; et pourtant l'aîné, l'auteur de *Maître Spirituel*, ne pouvait oublier son frère, frère Léopold...

« Il faut des frères aux pères de la communauté », aujourd'hui, comme autrefois... « Soyez petit, soumis, content et constant ; et Dieu vous bénira », dit aujourd'hui Michel Garicoïts, comme il l'écrivit le 21 août 1861 au frère Joannès...

Beñat Oyhénart SCJ
(NEF n° 132 - 14 DÉCEMBRE 2017)